

René Lew,
30 octobre / 5 novembre 2013,
à partir du texte d'Enrique Tenenbaum
pour la réunion lacano-américaine (novembre 2013),
« Le sinthome et le lien avec les autres »
(1ère livraison)

Positions : (89) Lier, nouer, rapporter L'Autre de la jouissance et l'autre de l'amour

Pendant longtemps (et c'est encore le cas de l'exergue de ce texte, tiré de *D'un Autre à l'autre*, le 12 mars 1969), Lacan n'a parlé de jouissance qu'au singulier. Il a fallu attendre, pour le moins, *Encore* pour qu'il distingue jouissance phallique et jouissance de l'Autre. C'est dire que ce qu'il avance en mars 1969 demande à être modulé.

Pour ce faire je commencerai par une citation de Freud, que j'utilise assez fréquemment. Cela vaut a priori pour une définition de l'Autre, mais dans le contexte du texte (« *Das Ich und das Es* »).¹

« Les sensations [présentant] un caractère de jouissance {*Lust* : jouissance favorable → plaisir} n'ont rien de pressant (*nichts Drängendes* ; cf *Drang* = poussée de la pulsion), alors que les sensations de jouissance néfaste {*Unlust* : jouissance négative → déplaisir} [l'ont] au plus haut degré. Celles-ci poussent (*drängen*) au changement, à la décharge et c'est pourquoi nous interprétons la jouissance négative comme une élévation, la jouissance [positive] comme un abaissement de l'investissement [en] énergie. Nous appelons ce qui devient conscient comme jouissance positive et négative un Autre [,] [à la fois] quantitatif et qualitatif [,] dans le développement (*Ablauf*, cours) psychique, alors [vient] la question [de savoir] si un tel Autre peut devenir conscient en lieu et place [de son émergence] ou s'il doit [pour ce faire] être ramené [conduit plus loin] jusqu'au système P [perception] »

(p. 249, dernier §).

« L'expérience clinique tranche en faveur de la dernière [hypothèse]. Elle montre que cet Autre se comporte comme une motion refoulée. Il peut déployer des forces pulsionnelles, sans que le sujet [*Ich*] en remarque la contrainte. Une résistance contre la contrainte, [en tant que] suspension de la réaction de décharge rend immédiatement cet Autre conscient comme jouissance négative.* Précisément en tant que [constituée de] tensions [déterminées par le] besoin, la douleur [la souffrance morale ?] peut aussi rester inconsciente, ce moyen [terme/*Ding*] entre perception externe et interne, qui se comporte comme une perception interne, aussi là où [quand] elle provient du monde extérieur »

(p. 260, 1er §).

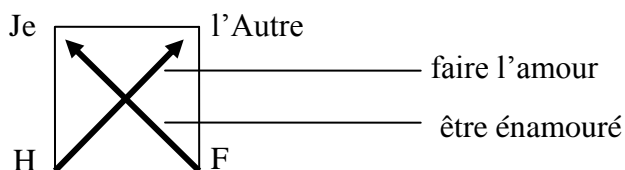
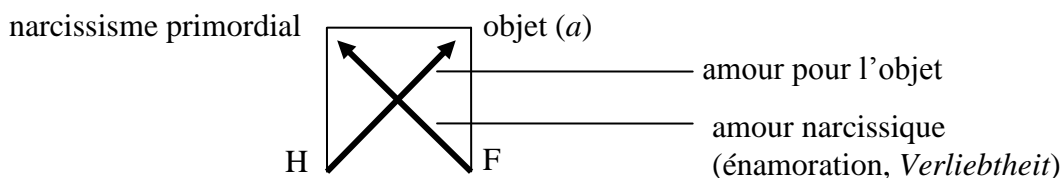
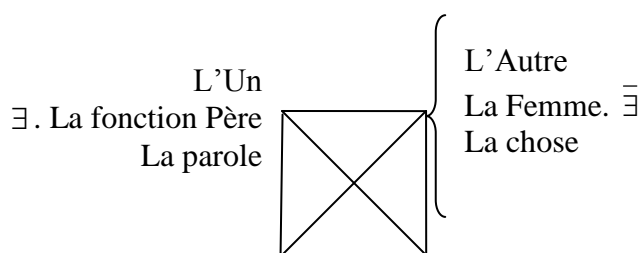
¹ S. Freud, *G.W.* XIII. Traduction personnelle en date du 30 mars 2013, suite à une discussion avec Jean-Claude Fauvin.

*R.L. : de là mon choix de superposer Autre, jouissance de l'Autre et jouissance négative.

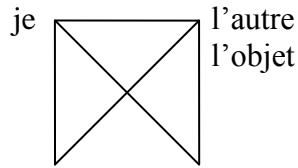
Mon propos est de réassurer la raison de l'Autre depuis la jouissance phallique (comme subjective). Freud part de la différence entre jouissance positive (*Lust*) et jouissance négative (*Unlust*). Seules les sensations relatives à cette dernière, et dites « sensations de déplaisir » poussent au changement (*drängen auf Veränderung*) — ce que je rapproche de la *Wechselwirkung* de Kant, Humboldt, Meschonnic, que je traduis par pousse-au-change et qu'on trouve généralement traduite par « réciprocité » ou mieux « interaction ».

Je retiens donc ce rapport de l'Autre avec l'*Unlust* (il n'y a d'Autre que depuis ladite « jouissance de l'Autre » qui est *Unlust*), pour en parallèle prendre la jouissance phallique comme *Lust*, fondement narcissique (au sens du narcissisme primordial) du sujet.

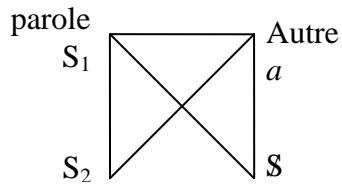
Une fois de plus, il est plus facile de lire et critiquer Lacan et d'aller au-delà de ses interrogations, puisque c'est lui qui a refrayé divers abords freudiens. Ainsi de son schéma au tableau le 12 mars 1969, séance qui sert d'assise à E. Tenenbaum.² Voici comment je le transcris et l'interprète.



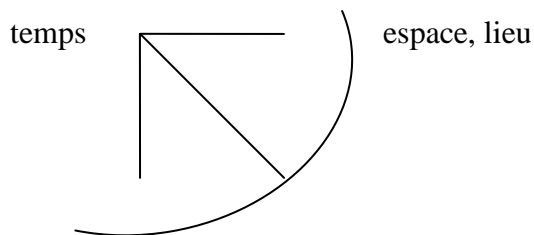
² J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, texte établi, Seuil, p. 217. Lacan d'ailleurs remarque lui-même qu'il peut, à partir de là, passer la main à d'autres (*ibid.*).



Pour moi, si l'Autre est le lieu du signifiant *et* le lieu de la parole,



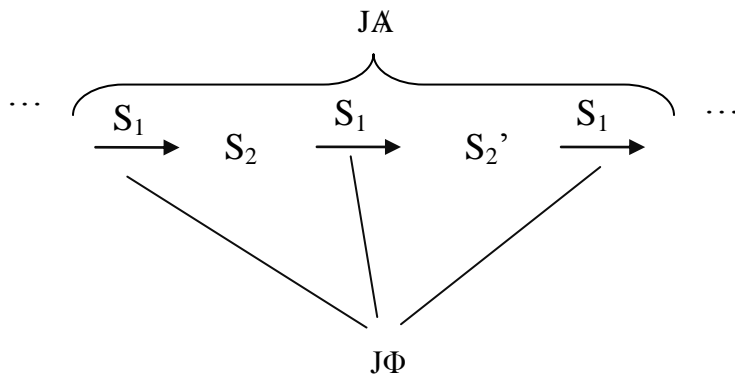
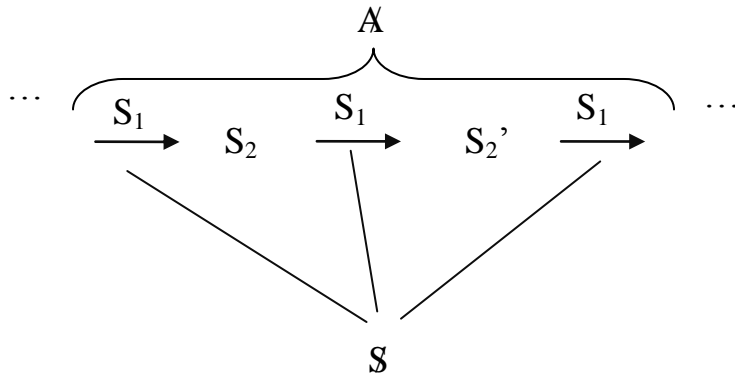
cela n'empêche ni la parole ni le signifiant d'opérer à une autre place distincte de celle qu'occupe leur *lieu*,



y compris au sens rhétorique où les *topoi* (lieux argumentaires, veines d'arguments) ne sont pas à confondre avec leur raison argumentaire. (Dit autrement l'orateur n'est pas l'auditeur et le « caractère » de l'orateur (son habitus) n'est pas la passion de l'auditeur (qui en devient le patient).)

À l'époque (et en référence, p. 224, à *L'éthique de la psychanalyse*), Lacan définit la jouissance « comme tout ce qui relève de la distribution du plaisir dans le corps ». Donc *Lust* égale à la fois jouissance et plaisir. Moi, je préfère une autre définition de la jouissance, celle qui a trait à l'Autre comme l'ensemble du réseau signifiant. La jouissance de l'Autre est celle du sujet, relative à toutes les chaînes signifiantes (tous les mondes possibles, façon Hintikka) ; elle est donc extensive. Et, pour moi toujours, le phallus étant l'évidement signifiant dont procède la signifiante S_1 , la jouissance phallique est celle localisée du sujet ; elle est intensive.

→ S_2 → S_2' →



Je cite Lacan (p. 225)³ :

L'accent que j'ai mis sur ce *das Ding*, je ne vais pas vous le redire ici, car, là encore, je n'ai pas le temps. Tout ce que je peux rappeler, c'est que Freud introduit ce terme par la fonction du *Nebenmensch*, cet homme le plus proche, cet homme si ambigu de ce qu'on ne sache pas le situer. Qu'est-il donc, ce prochain qui résonne dans la formule des textes évangéliques, Aime ton prochain comme toi-même ? Où le saisir ? Où y a-t-il, hors de ce centre de moi-même que je ne puis aimer, quelque chose qui me soit plus prochain ? Freud, en quelque sorte forcé de sa nécessité par des voies déductives, ne peut le caractériser autrement que comme quelque chose d'absolument primaire, qu'il appelle le cri. C'est dans une extériorité jaculatoire que ce quelque chose s'identifie, par quoi ce qui m'est le plus intime est justement ce que je suis contraint de ne pouvoir reconnaître qu'au-dehors. C'est bien pourquoi ce cri n'a pas besoin d'être émis pour être un cri. »

Il en vient ensuite à ce qui constitue l'épigraphe d'Enrique Tenenbaum :

« Ce prochain, est-ce ce que j'ai appelé l'Autre, qui me sert à faire fonctionner la présence de l'articulation signifiante de l'inconscient ? Certainement pas. Le prochain, c'est l'imminence intolérable de la jouissance. L'Autre n'en est que le terre-plein nettoyé » (*ibid*).

Je souligne : l'Autre comme terre-plein nettoyé, terre-plein de la jouissance. Je le dis ainsi pour éviter l'équivoque qu'implique « nettoyé de la jouissance ». Mais, justement, Lacan l'avance ainsi :

« L'Autre, c'est justement ça, c'est un terrain nettoyé de la jouissance. C'est au niveau de l'Autre que ceux qui s'en donneront la peine pourront situer ce qui s'articule dans le livre

³ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, texte établi, Seuil.

de Deleuze avec une rigueur et une correction admirables, comme distinct de, et comme accordé avec, tout ce que la pensée moderne des logiciens permet de définir de ce qui s'appelle les événements, la mise en scène, et tout le carrousel lié à l'existence du langage. C'est là, c'est dans l'Autre, qu'est l'inconscient structuré comme un langage » (p. 225-226).

Cela dit, il faut glisser à *Encore*⁴, quatre ans plus tard.

« La jouissance donc, comment allons-nous exprimer ce qu'il ne faudrait pas à son propos, sinon par ceci — s'il y en avait une autre que la jouissance phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là » (p. 56).

Entre temps, Lacan a insisté plus d'une fois sur l'inexistence de l'Autre (je dis : sa récursivité). Comme l'Autre n'existe qu'à la mesure du rôle que lui attribue le sujet pour que ce dernier s'en supporte extrinsèquement, sa jouissance n'existe pas plus. Elle est niée : c'est celle qu'implique la déontique. Non pas qu'elle soit interdite comme l'est l'inceste, mais c'est celle qu'il « ne faut pas », à la fois elle ne chute pas (elle ne faut pas), elle n'est pas obligée, elle n'est pas faille, c'est celle sur laquelle l'on n'est pas tenu de s'appuyer, en tout cas pas pour la jouissance phallique : « s'il y avait une autre jouissance que la jouissance phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là » — mais justement : il n'y en a pas d'autre, car il n'y a pas d'Autre. De là la jouissance phallique comme seule jouissance et les plaisir solitaires qui lui sont afférents. Il n'empêche que la jouissance phallique se fonde de la jouissance de l'Autre, elle se fonde de la négation de la jouissance de l'Autre, et de sa négativité. Sans jouissance de l'Autre, pas de jouissance du sujet. Donc la jouissance phallique se soutient de l'absence de jouissance extrinsèque. La jouissance phallique, c'est la récursivité faite sujet.

*

Maintenant je peux discuter Enrique Tenenbaum.

Il est vrai que dans les motifs avancés pour commencer une analyse, plus d'un analysant en puissance parle de changer ses rapports avec autrui.

« Ces liens, dit E. Tenenbaum, ont pour fonction de donner consistance ou d'assurer la consistance du nœud. » Autrement dit, ce qui opère dans le schématisme du nœud borroméen (quels que soient les concepts qui s'y inscrivent) demande à se jouer aussi sur la scène sociale, celle, dirai-je, de la *philia*. C'est bien d'une *scène* qu'il s'agit là, comme le complexe d'Œdipe se joue en famille. Mais, justement, il ne faut pas confondre le schématisme signifiant et sa représentation familiale, sociale, etc. Car l'analogie, la correspondance, la représentation n'est pas la chose même. L'imaginaire de la scène n'est pas le symbolique du signifiant. Ou du moins il nous appartient d'établir les rapports du signifiant et de sa scène d'expression. Une cure analytique n'est cependant pas une telle scène : elle ne permet pas au sujet de rejouer, selon la donne de son discours, le schématisme de sa constitution, mais elle articule la structure de ce schématisme à celle du schématisme de l'analyste, afin que dans le transfert opère un décalage d'avec les raisons existentielles initiales de l'analysant.

Je reviens à cet égard sur le « sinthome » de Lacan, pour répéter ce que je ne cesse de dire.

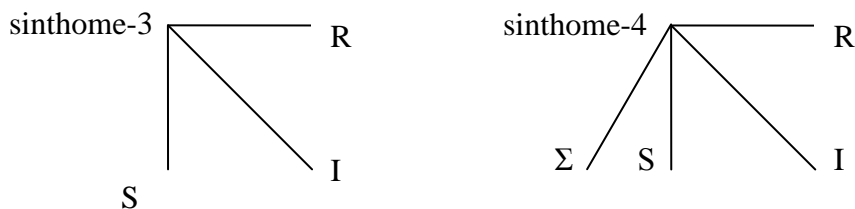
(1) Lacan dans le séminaire *Le sinthome* et après dans *Le moment de conclure* (le 10 janvier 1978) ne parle de sinthome qu'au sens de symptôme. C'est qu'il n'y a rien qui tombe ensemble (sym-ptôme/ptose) dans le symptôme. De là sa préférence pour cette ancienne écriture.

⁴ J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil.

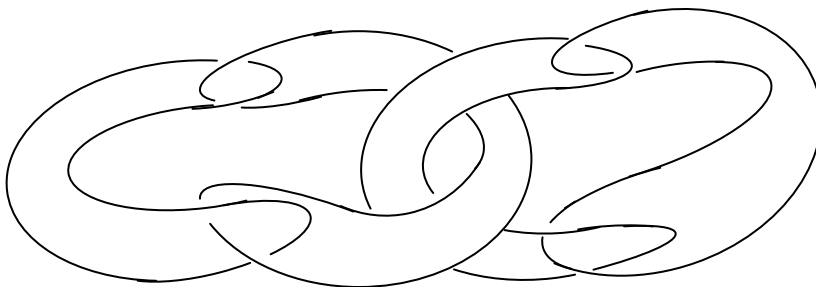
(2) Si sinthome signifie un quatrième rond réparant (comme un emplâtre) un lapsus du nœud, et s'il est situé au niveau de ce lapsus, alors il ne fait qu'assurer un enlacement et le glissement hors du nœud du troisième et dernier rond (qui n'est évidemment pas enlacé). Donc, il n'y a plus rien de borroméen dans cette configuration.

(3) Si le sinthome est le quatrième rond comme symptôme dans le « borroméen » à quatre consistances (R, S, I, Σ), alors nous ne retrouvons plus l'intérêt du nœud borroméen à 3 qui associe homogénéité et hétérogénéité. Alors dans tous ces cas le sinthome nous éloigne de l'homo-hétérogénéité qui constitue l'intérêt du borroméen, sauf...

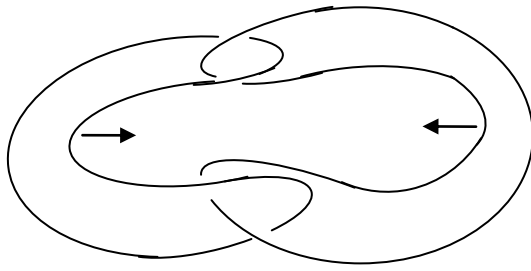
... sauf si le sinthome est le nouage borroméen même. (C'est ma position, pas celle de Lacan, mais c'est, à mon avis, la seule qui tienne.) Alors ce qui est sinthome-3 comme nouage dans le nœud borroméen à 3 est remplacé par un quatrième rond symptomatique dans le nœud borroméen à 4, où le nouage est alors un sinthome-4. Le symptôme exprime (représente, rend saisissable) ce que le sinthome comme nouage a d'inaccessible comme tel (à supposer qu'on puisse se départir de la consistance des ronds, ce qui est impossible), disons qu'il est situé dans le nœud entre les ronds. Le sinthome joue sur la scène du nœud ce que la signifiante doit à la récursivité.



Mais il m'est apparu récemment (discussion avec Claude Harder, Jean-Michel Mack, Pierre Roth) que le nœud à 4 ne pouvait pas être composé de consistances homogènes. Mais il fonctionne par paires de « faux trous ».

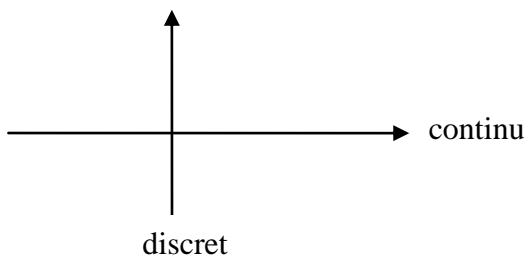
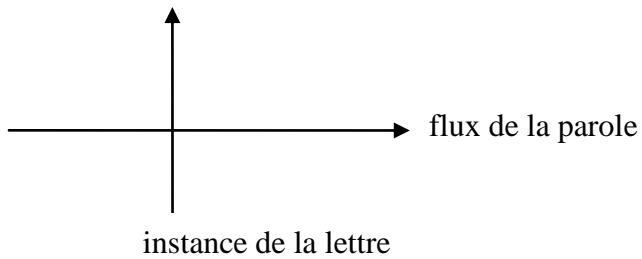


Pour mémoire, un faux trou n'est qu'un semblant de nœud qui se défait tout seul, car rien n'y est tenu.



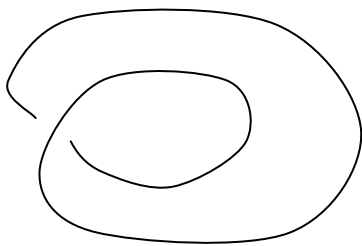
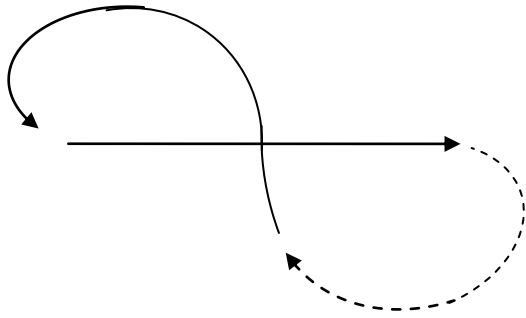
Donc je ne puis défendre que le seul sinthome-3 comme mode intensionnel de constitution du rapport à autrui et à l'Autre.

Par contre, je fais de l'enlacement entre deux tores le mode d'organisation de la transversalité permettant de passer du discret au continu, du langage à la parole, et vice versa, en se passant récursivement d'origine selon la raison créationniste *ex-nihilo* que note Lacan dans *L'éthique de la psychanalyse*⁵ et dans *Encore*⁶.

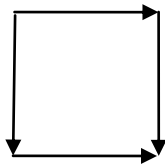


⁵ J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi, Seuil, p. 251-252.

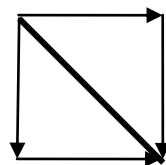
⁶ J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil, p. 41.



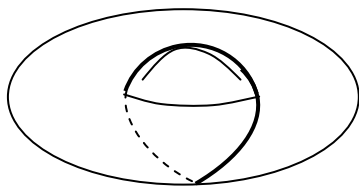
La structure mœbienne implicite dans un tore transparent quand même comme cercle « transversal » « entre » les deux tores enlacés.

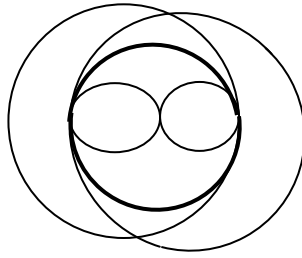


tore 2 fois ouvert (coupé), ce qui dévoile comme flèches (marquant les coupures) les cercles engendrant et engendré si on ajoute les flèches)

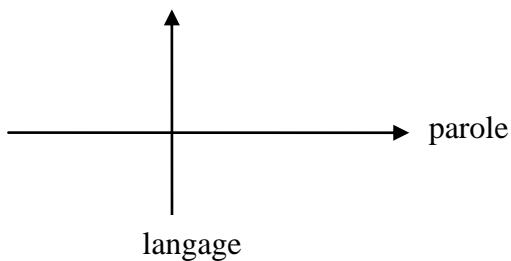


cercle transversal résultant de la conjonction des cercles engendrant et engendré

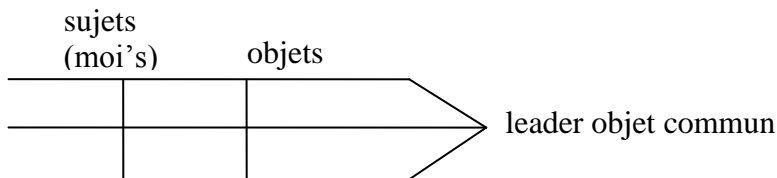




L'organisation du groupe vient cependant subvertir cette approche signifiante de la parole et du langage.⁷



En effet la transversalité des moi's et celle des objets, étalonnés longitudinalement sur l'objet commun qu'est le leader auquel s'identifier, reproduit ce même schéma.

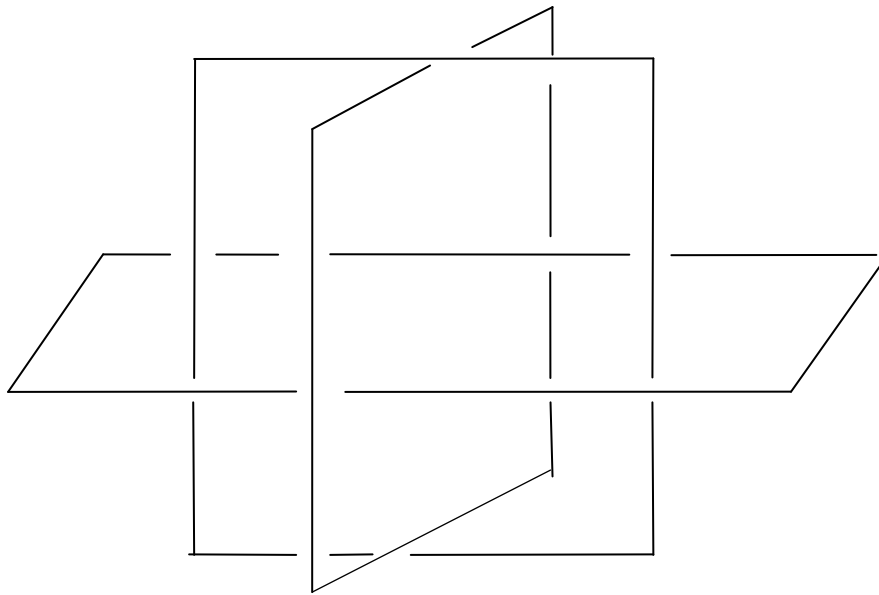


La discontinuité transverse des moi's s'établit sur la continuité identificatoire au leader.⁸

Le travail à faire (déjà par moi) c'est le passage de ce schématisme des deux tores enlacés à ce que les trois ronds du borroméen armillaire (et sans enlacement) ont de perpendiculaire les uns avec les autres.

⁷ R.L., « Fonction et champ *up to date* », colloque de Dimensions de la psychanalyse *Fonction et champ de la parole et du langage en 2013*, octobre 2013 ; « Contingence de la position subjective et facultativité de la soumission au signifiant », colloque de Gand, *Normativité et contingence*, novembre 2013.

⁸ Freud utilise le terme allemand de *Führer*, qui est d'autant plus parlant après la période nazie.



Alors le sinthome peut être cette fonction essentielle qui constitue chaque registre en objet. (Ainsi ce même dessin immédiatement précédent figure à la fois les plans, les registres, où s'inscrivent les ronds du borroméen, et ceux-ci qui en sont les objets, mais alors « quadraturés ».)

Sans aller plus loin, à reprendre la question de Lacan que répercute Enrique Tenenbaum, à savoir si la psychanalyse produit un nouveau lien social, spécifiable de façon borroméenne, voici ce que je peux dire.

(1) Le nœud borroméen supporte des surfaces d'empan asphériques (duales l'une de l'autre), pouvant valoir comme la structure mœbienne du transfert dans la cure.

(2) Le nœud borroméen peut supporter les options de la passe⁹ sous la forme de la tierce personne.

(3) Le cartel et le plus-un (valant l'un-en-moins dans l'Autre) ont la structure borroméenne du nœud à 4 déjà. (Les partitions sont fréquentes en cartel.)

À mon avis, ces présentations justifient le nouveau lien social de la psychanalyse : dans la cure, dans la passe, dans le cartel.

La passe en réseau a une structure de triple nœud borroméen.

Le cartel peut-il avoir une structure de borroméen constitué de tétraèdres ? (Je questionne avant de fournir le travail dans un second temps.)

Par contre je ne crois pas qu'un système social de société analytique puisse être borroméanisé sauf...

... sauf à ce que celle-ci fonctionne, comme je l'ai dit de Dimensions de la psychanalyse elle-même, en tant que support de passe hétérogène.¹⁰

Voici dans ce contexte borroméen comment j'entends les « quelques autres » de Lacan :

(1) dans la cure, ce sont tous les analystes qui, de génération en génération, ont mené le psychanalyste de cet analysant à devenir lui-même psychanalyste (et je ne parle pas ici de contrôle) ;

⁹ Voir R.L., « La passe en réseau : est-ce toucher au réel ? », in *La proposition du 9 octobre 1967 de Lacan sur le psychanalyste de l'École en 2007*, EPSF-La lettre lacanienne.

¹⁰ R.L., « La passe hétérogène », 2012.

(2) dans la passe, il va de soi que les passeurs et le jury interviennent ;

(3) de même les autres du cartel.

Mais il n'y a pas un « soi-même » ni un « lui-même » de l'analyste. Au mieux ce pseudo-*self* est le $S(\mathcal{A})$, soit le phallus symbolique qui vient barrer ainsi le sujet : c'est à s'éprouver clivé du signifiant (comme l'est le signifié) que l'analysant peut prétendre à devenir analyste (... *soll Ich Analytiker werden = ... soll Ich werden*). La seule chose qui se transmette est ce $S(\mathcal{A})$, unaire et évidé, phallique, qui, soutenant l'aliénation, ouvre à la séparation. Donc la question devient : comment l'analyste (1) joue-t-il de séparation ? (2) fait-il intervenir la séparation dans le lien social ?

En admettant que l'analyste puisse être le sinthome de la cure — à mon avis ce n'est pas en tant que réparation (qui reste catastrophique) au lieu même de « l'erreur » symptomatisante, — mais c'est en tant qu'il est lui-même nouage dans l'entre-deux de la cure, un entre-deux compris comme le nœud à 4.

Dans le rapport alors clivé que l'analysant entretient à bon escient avec lui-même comme faux-trou, l'analyste vient non pas colmater la brèche, mais faire valoir la tenue du faux-trou par le troisième qu'il constitue, mais qu'il constitue par son clivage même ($S(\mathcal{A})$), séparé de soi-même comme lui-même un faux-trou ; alors l'analyste transmet à l'analysant ce qu'il est comme « barrière de contact », clivage faisant passage,... Comme $S(\mathcal{A})$ assumé (*Annahme*), l'analyste permet à l'analysant de faire opérer $S(\mathcal{A})$ comme Φ .

En m'éloignant de la différence qu'effectue E. Tenenbaum (avec les autres / entre autres), je soutiendrais plutôt que le sinthome fait lien qui échappe (E. Tenenbaum le rappelle de ma plume) dans ce qu'il noue. En cela c'est le sinthome qui, selon moi, se transmet, jamais réductible à un symptôme et étant plus fonction Père (présence de l'absence) qu'identification entre catégories.

Donc je ne prends le sinthome que dans son univocité : de nouage, de signifiante, de représentance... qui s'organise depuis les dérivations liant métonymie comme objet et métaphore comme sujet, autrement dit depuis la multiplicité des abords discrets de cette continuité.

Cela dit, je reviens sur la réparation que j'ai trop vite éliminée. Il n'y a pas de réparation en bon et due forme parce qu'il n'y a pas de retour à l'état antérieur (et d'autant moins à l'état originnaire — Lacan récuse l'originnaire¹¹). Il n'y a pas de retour à l'identique à l'état antérieur, car on ne peut compter pour rien une action et sa réaction, un aller et un retour, de là le décalage (*Entstellung*).

*

Les liens politiques sont eux aussi des effets de discours, mais pas uniquement. Je dirai que ce sont d'abord des effets de logique, mais pas *in abstracto*. Pour moi, la politique concerne d'abord les plus-de-jour dont tout un chacun est encombré, même si on les transforme en plus-value ou autre surnuméraire. Ainsi en est-il des liens politiques relatifs aux objets *a*. Ce ne sont pas que des objets pulsionnels ou des objets d'angoisse et de désir, mais ce sont aussi des objets de jouissance. La politique est concernée au travers de l'Autre — qui reste sans cesse à définir et redéfinir. L'Autre de la jouissance est celui qu'il ne faudrait pas, pas plus que sa supposée jouissance dont se décalque en vis-à-vis (mais sans spécularité) la jouissance phallique en se fondant sur cette inexistence de l'Autre. L'inexistence de l'Autre

¹¹ Par exemple dans *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi, Seuil, p. 251-252, et dans *Encore*, texte établi, Seuil, p. 41, déjà cités.

suscite un *devoir advenir* du sujet qui court sans cesse après son centre de gravité (en tant que « parêtre », un être *para*, toujours à côté de l'équilibre attendu). 7 Les modes du nœud (borroméen, ou raté, ou symptomatisé, etc.) spécifient assurément diverses positions subjectives relativement à lui, voire en son sein.

Je laisse pour un commentaire d'une prochaine livraison ce que Lacan appelle « les paradoxes de la jouissance ».

*

Puisqu'Enrique Tenenbaum insiste sur les *liens*, soulignons que les liens avec autrui, satisfaisants ou non, et alors « anormaux », « perturbés », comme dit E. Tenenbaum, sont tributaires des liens signifiants eux-mêmes, tels que le sujet en dépend en les assumant ou non, voire en les réorientant selon ses choix. Je ne reviens pas ici sur ma théorie (ou plutôt celle de la psychanalyse) du signifiant comme récursif. Mais en bout de chaîne le sujet en dépend lui-même dans ses rapports à autrui.